

JOAN BAEZ TÉMOIGNE

QUESTION. — Considérez-vous que votre activité de chanteuse et votre activité politique soient compatibles ?

REPONSE. — Pour moi, c'est la même chose. J'ai toujours voulu m'exprimer. J'aime chanter. J'aime le son de ma propre voix. Je ne chanterais pas si je ne l'aimais pas. Il y a quatre ans j'ai voulu me dresser sur la scène et dire (et j'ai eu le cran de le faire) : « Il y a quelque chose que je veux exprimer, mais je ne sais pas réellement ce que c'est. » Et les spectateurs s'asseyaient et se grattaient la tête. Maintenant je suis capable de m'adresser à un nombre considérable de gens, et de dire ce que je crois être très important. Je ne sais pas composer, mais j'ai assez de jugeote pour savoir si ce que j'écris ne vaut rien, c'est pourquoi les chansons de Bob me sont d'un grand secours. Je ne pourrais pas vivre sans musique.

Q. — Comment expliquez-vous que les étudiants, aux Etats-Unis, soient devenus récemment si conscients des événements et aient décidé d'agir ?

R. — Je n'ai pas réponse à tout : c'est sans doute compliqué de trouver la raison profonde d'une explosion populaire, la raison de ceci ou de cela. N'importe comment, le plus important est que cela ait lieu et qu'ils sachent ce qu'ils font...

Q. — Y a-t-il beaucoup d'apathie en Amérique ?

R. — A mon avis, l'on peut diviser les gens en trois catégories. Les deux plus importantes sont celles où l'on dit : « Qu'on les extermine à la bombe ! », et : « Mon Dieu, n'est-ce pas terrible ! ». La deuxième réflexion est aussi mauvaise que la première parce que ceux-là se contentent de s'asseoir pour regarder la télévision et dire : « C'est épouvantable, je voudrais pouvoir faire quelque chose. » La troisième catégorie essaye de faire quelque chose, mais elle est très réduite et devrait être organisée pour jouer un rôle politique.

Q. — Quel est le meilleur moyen de vaincre cet état de fait ?

R. — Je suis à la recherche d'un moyen qui m'est propre pour essayer de le combattre. Pour le Vietnam, par exemple, depuis la protestation individuelle jusqu'aux grandes marches, tout est bon et on doit le faire. Mais en même temps je pense qu'il est nécessaire qu'il y ait des organisations à l'échelle du pays qui enseignent comment il faut s'y prendre.

Q. — Pensez-vous qu'il soit vrai de dire qu'un grand nombre des jeunes qui manifestent contre la guerre au Vietnam et contre la discrimination raciale soient des « rebelles sans cause », attirés dans votre action parce qu'ils la considèrent comme un moyen de se délivrer de leurs frustrations ?



R. — Oui, c'est vrai ! Ils sont nombreux. Par exemple, la plupart des piquets de manifestants me retournent l'estomac : je n'ai jamais vu de marche en Europe, mais aux Etats-Unis c'est à croire que les gens sortent en revêtant leur tenue de manifestant, échevelés, avec des bas troués et des chapeaux ridicules, et qu'ensuite ils vont manifester pour la paix. Ce qui est absolument idiot parce que n'importe quel

spectateur qui est du côté opposé y trouve facilement à blâmer : « Sales communistes ! Sales beatniks ! » Sales beatniks est la chose la plus facile à dire, si vous en avez l'air ou si vous êtes vraiment un tas de beatniks. Il est exact de dire que les mouvements pacifistes sont truffés de gens qui ne savent pas très bien ce qu'ils veulent, mais le point important est que tous ces gens fassent quelque chose, s'y cramponnent afin que leur énergie ne soit pas perdue. C'est une question d'organisation.

Q. — J'ai entendu dire que vous étiez en train d'essayer de fonder une école consacrée à la non-violence...

R. — Oui, nous sommes en train d'en déterminer les statuts. Mais je ne sais pas encore ce qu'il en adviendra et je ne peux rien promettre. Un de mes amis, un homme d'un certain âge qui est un pacifiste et un homme très savant — c'est cela dont j'ai besoin parce que je ne le suis pas moi-même — un excellent professeur, travaille avec moi ac-

tuellement. Nous voudrions prendre dix ou quinze personnes à la fois pour, disons, une période de six semaines, et leur enseigner l'histoire, l'efficacité et les chances de la non-violence.

Q. — On a quelquefois critiqué Martin Luther King, particulièrement quant à sa manière d'organiser les actions de protestation ; on raconte qu'il vient dans une région en effervescence, qu'il organise une grande manifestation, qu'ensuite il s'en va, laissant à ses collègues la tâche de supporter le choc de la réaction blanche. On dit que la S.N.C.C. s'attaque plus au travail de détail dans chaque région, fondant des centres et des écoles. Qu'en pensez-vous ?

R. — Les gens veulent à tout prix critiquer Martin Luther King parce qu'il a fait beaucoup de bonnes choses. Le S.N.C.C. a aussi énormément fait, il accompli la plupart du véritable travail à la base, et on lui garde une grande confiance.

Q. — Pensez-vous que le résultat du mouvement des droits civiques aux Etats-Unis consistera seulement à donner aux Noirs une « niche » dans la société américaine, comme c'est le cas aujourd'hui, ou pensez-vous qu'il apportera un véritable changement fondamental dans les rapports économiques et dans le statut politique ?

R. — Eh bien, je crois que cela amènera un changement, mais il est difficile d'essayer de changer un pays comme l'Amérique. J'ai l'impression que la non-violence est la clé du problème parce qu'elle ne consiste pas simplement à s'allonger par terre, pour attendre quelqu'un...

Q. — Si le gouvernement britannique retirait son appui à l'action américaine au Vietnam et éventuellement la condamnait, cela aurait-il un effet quelconque sur l'opinion américaine ?

R. — Je le pense, oui, mais les Américains, qui sont réellement gavés de propagande, n'imaginent pas vraiment un changement radical. Ils continueront plutôt et traiteront les Anglais de « communistes ». Il faut dépasser cela d'une autre manière. D'autres voies existent. On est en train de les explorer et elles conviennent. Elles ont du succès dans le sud des Etats-Unis, mais bien des gens ne peuvent y croire. On les entend encore dire : « Oui, mais ça ne marche pas vraiment. » Or les Noirs montent dans les autobus, ils vont dans les « Prisons », s'offrent des cafés là où ils ne pouvaient pas le faire avant, etc., etc.

Q. — Ne vous reproche-t-on pas de « faire le jeu des communistes » ?

R. — Il ne pourrait y avoir meilleur moyen de ré-

pandre le communisme que ce qui se passe maintenant au Vietnam. Le Vietcong est en train de gagner : il entre dans un village et il est adoré parce qu'il n'y a rien de pire qu'un Américain au Vietnam.

Q. — Mais aux yeux des dirigeants américains, n'est-ce pas le meilleur moyen « d'arrêter le communisme » ?

R. — Pourquoi me soucierais-je d'arrêter les communistes à l'instant même ? La plus grande part de l'agression est le fait des Américains. Comment le communisme peut-il être pire que ce que nous faisons en ce moment ? Je ne dis pas que le communisme est quelque chose de bon. Mais je suis contre le meurtre et j'essaye d'arrêter le massacre. Nous ne pouvons dire, et spécialement au Vietnam, « nous ne pouvons laisser les communistes gagner » : nous sommes en ce moment une dictature. Cela n'a aucun rapport avec la morale chrétienne, rien à voir avec la démocratie : c'est de l'assassinat. En ce moment, le principal agresseur au Vietnam, c'est l'Amérique, et c'est à l'Amérique d'arrêter l'agression.

Q. — Pensez-vous que le « Vietcong » soit prêt à négocier ?

R. — C'est un problème presque identique à celui du désarmement. Si n'importe qui était prêt à abattre son jeu, sans un joker... Nous nous sommes présentés à la table des négociations sur le désarmement en disant : « Nous désarmerons SI... », mais on se débrouille toujours pour rendre la chose impossible, parce qu'en fait on ne le veut pas vraiment. Le point important c'est qu'il faut progresser quelque part et que, puisque les Etats-Unis sont l'agresseur, je suppose que c'est à nous de prendre l'initiative. Rien ne peut être pire que ce qui se passe maintenant, et peu importe ce qu'on peut dire sur ces « terribles communistes ». Manifestement, rien ne peut être pire que de se contenter de bombarder, de tuer et de brûler, et arrêter cela le plus tôt sera le mieux. Après, ce sera de nouveau à vous, à moi et aux autres de penser aux moyens de résoudre le problème. Le point important est que lorsque les enfants sont brûlés à mort vous arrêtez cela par le premier moyen possible.

Joan Baez évoqua ses amis : James Foreman, le secrétaire général du « Snick » ; Bob Dylan (« il donne l'impression la plus magnétique que quelqu'un puisse donner ») ; l'Anglais Donovan (« parmi les gens qui imitent Bob, il est le seul à avoir vraiment du talent »). Elle évoqua les amis inconnus qui lui écrivent : « Nous vous soutenons ; nous non plus, nous ne paierons pas la part de la bombe dans nos impôts.. » Joan Baez parla avec une franchise désarmante, une spontanéité parfois étonnante, sans jamais rester sur la défensive.